

Liaison

Âme et vie mises à nu / Mylaine Demers, *Mon père, je m'accuse*. roman, Vanier, L'Interligne, 1996, 160 pages

Marguerite Andersen

Numéro 90, janvier 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/42277ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andersen, M. (1997). Âme et vie mises à nu / Mylaine Demers, *Mon père, je m'accuse*. roman, Vanier, L'Interligne, 1996, 160 pages. *Liaison*, (90), 30–30.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ÂME ET VIE MISES À NU

Dans **Mon père, je m'accuse**, de Mylaine Demers qui signe ici son premier roman, nous sommes face à face avec une âme et une vie mises à nu, comme l'indique d'ailleurs le très beau tableau de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté que l'auteure a choisi pour orner la page couverture.

Nous sommes en 1940. Vraiment ? Le lecteur moderne se demandera si, il n'y a qu'une cinquantaine d'années, les communautés franco-ontariennes vivaient réellement encore une époque aussi sombre. On a du mal à le croire. Et, en même temps, on découvre combien de changements positifs se sont opérés durant la deuxième moitié du vingtième siècle.

Une jeune fille tombe enceinte, l'avoue à son père qui, lui, n'a pas toujours été sans pécher. Malgré cela, il force sa fille à donner l'enfant en adoption. Mylaine Demers s'est courageusement attaquée à un sujet délicat d'un développement presque rocambolesque. Elle s'en tire assez bien. Ses personnages parlent le franco-ontarien de l'époque, la narratrice anonyme et omnisciente suit leur exemple. Je me demande ici s'il était vraiment de bon aloi de donner un langage parfois grammaticalement incorrect à cette narratrice, s'il n'aurait pas mieux valu que celle-ci fût carrément située dans notre temps et s'exprimât dans un français plus universel. Mais je suppose qu'il s'agit là d'un choix bien pesé.

Mon père, je m'accuse foisonne de renseignements sur la vie d'une famille dans une petite ville de l'époque : commérages, adultères couverts d'un grand silence, maison d'accueil pour filles-mères, enfantement dans la douleur, marché aux bébés (géré par les bonnes sœurs) pour des couples à la recherche d'un enfant. Heureusement que parmi les religieuses, il y a quelques femmes un peu plus charitables ! Les hommes ? Ils sont presque tous peu sympathiques, sévères, avarés, tyranniques, bref, difficiles à vivre. Or, les femmes commencent à leur tenir tête, à s'affirmer, malgré tout. Un sous-courant féministe anime les actions des femmes dans ce roman que nous pouvons qualifier de documentaire historique.



MARGUERITE ANDERSEN

TROIS ROMANS JEUNESSE

Selon une étude parue en septembre dernier (voir éditorial de *Liaison*, novembre 1996), « l'élève qui est au milieu de ses études secondaires [en Ontario] est celui qui lit le moins en français ». Est-ce parce qu'on ne lui raconte pas d'histoires à son diapason ? Peut-être bien. Toujours est-il que le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques tente de corriger cette situation en publiant trois autres titres dans sa collection « À nous deux ». Les auteurs retenus figurent parmi ceux qui ont répondu à une invitation du Centre et qui ont fourni un manuscrit selon des paramètres clairement établis au départ. Chaque livre petit format renferme entre 100 et 120 pages, y compris trois ou quatre illustrations. Les histoires sont racontées simplement et directement ; elles mettent toutes en scène des ados aux prises avec des difficultés personnelles très actuelles. Les élèves devraient donc accrocher.

Dans **Stéphane Beauvais, je t'aime ! K.C.**, Pierre Boileau aborde le sujet de la timidité des garçons avec les filles. Son histoire est crédible et menée avec autant d'aplomb que d'humour. Les nombreux dialogues donnent au récit une dynamique intéressante qui devrait plaire aux adolescents. Quant au roman de Renée Avilès, **L'inconnu**, il m'a semblé plus faible dans sa structure. Le stratège pour obtenir de l'argent rapidement est mal développé et trop peu relié au sujet principal du livre, soit la relation père-fille. Stéfán Psenak, pour sa part, nous raconte une histoire joliment ficelée où foisonnent les clins d'œil au milieu franco-ontarien. **Vers le nord** nous conduit depuis Ottawa jusqu'à Sudbury, les deux lieux d'écriture du poète-romancier qui s'en nourrit efficacement.

Il est à souhaiter que ces trois romans jeunesse circulent largement dans les écoles intermédiaires et secondaires de l'Ontario français. Ils s'ajouteront alors à ceux de Paul Prud'homme (Éditions du Vermillon) et fourniront une matière première à tout enseignant soucieux d'inculquer non seulement le goût de la lecture mais l'appartenance culturelle. La lecture d'un roman dont l'action se passe chez nous, à laquelle on s'identifie, vaut plus que n'importe quel discours sur la cause française. D'ailleurs, c'est en lisant un premier roman franco-ontarien (**La Quête d'Alexandre**, d'Hélène Brodeur) que j'ai eu le goût d'écrire des romans d'ici.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE